

TEMPERATURE

De 12 mai 1905.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P. M., 8 P. M.) and Temperature (Celsius, Fahrenheit).

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Les deux Bis et Ernest Legouvé. Anecdotes. Sidi-Ouarka. Il ne faut jurer de rien. La Mère, poète, H. Mérou. Le valet de pique. Vraies et fausses conspirations. Les Voleurs de Paris. Feuilleton du Dimanche. Mondanité, chifon. L'actualité, etc., etc.

Inquiétudes en Europe.

La formidable lutte engagée à l'extrémité du continent asiatique entre les armées du plus vaste empire du monde et la plus jeune, la plus féconde en événements aussi inattendus que surprenants, n'a certes pas été, depuis qu'elle est entamée, sans faire sérieusement réfléchir les hommes d'état de l'Europe.

Sans aucun doute ils en ont soupçonné le résultat probable et ont orienté leur politique en conséquence. Dans leurs calculs, ils ont tenu compte de l'atteinte portée au prestige et à la puissance de la Russie par les revers de ses armées et de ses généraux, mais ils n'ont pas moins constaté l'art merveilleux avec lequel ont été transportées à six ou sept mille milles de distance les masses armées qui ont lutté avec tant d'opiniâtreté et de courage à Liao Yang et à Moukden. Ces armées ont été battues, il est vrai, mais un peuple capable d'un tel effort ne peut jamais être, quel qu'il arrive, une quantité négligeable. Les hommes d'état anglais le savent si bien qu'ils se préoccupent de maintenir de leur empire de l'Inde.

Il est compréhensible que si les Russes ont définitivement décliné dans l'espoir de s'établir sur la rive du Pacifique, ils tourneront peut-être leurs regards vers l'Asie Centrale pour y chercher des compensations. Et c'est pour quoi le premier ministre Balfour déclarait il y a deux jours à la Chambre des Communes, que la concentration des forces britanniques au centre de l'empire d'Asie.

On craint de l'empire auquel faisait allusion M. Balfour, c'est l'Inde, et s'il a dit qu'il fallait y recourir des forces, c'est parce qu'il est convaincu que c'est à ce point que la Grande-Bretagne serait vraisemblablement à se défendre.

D'autre part, les succès répétés des Japonais ont déceillé les yeux des plus optimistes, et dès lors les premières victoires des hommes d'état, et non des militaires, n'est pas craint de signaler le "périil jaune".

D'aucun ont ri de cette idée qu'ils qualifiaient volontiers de pessimisme; d'autres ont craint, en constatant l'essor extraordinaire pris par les Nippons en quelques années, ont réfléchi et ont jugé qu'il n'était peut-être

peut-être de songer aux dangers qu'ils pourraient faire courir un jour. Et voilà qu'aujourd'hui l'empereur d'Allemagne s'écrie devant ses troupes rassemblées que l'Allemagne a été créée pour vaincre. La Russie a été créée pour vaincre. L'Allemagne a été créée pour vaincre. L'Allemagne a été créée pour vaincre.

Il ne s'agit peut-être en la circonstance que d'une de ces sorties dont Guillaume II est coutumier, mais ses paroles peuvent tout au moins, qu'il s'est préoccupé des événements d'Extrême-Orient et qu'il en a tenu compte dans l'élaboration de sa politique.

UNE LETTRE

Général Dragomirow.

Le rôle important joué récemment par le général Dragomirow dans les conseils de l'empereur Nicolas II, a attiré sur lui l'attention de la presse. On lui a prêtés des déclarations sensationnelles: il s'était prononcé contre l'emploi des troupes régulières pour la répression des troubles; il insistait auprès de l'empereur pour la guerre à outrance et remettait là-dessus au souverain un mémoire dans lequel il rappelait les langues crues de l'histoire européenne, la guerre de Sept-Ans, la guerre de Trente-Ans, et même la guerre de Cent-Ans.

L'origine de tous ces bruits était sans doute dans un calcul fondé sur la notoriété du général Dragomirow; il avait paru commander de faire endosser par un homme aussi considérable les opinions qu'on voulait accrédi- ter. D'un autre côté, il ne pouvait être agréable à Dragomirow de voir sa responsabilité morale et sa réputation même compromises par des opinions préjugées auxquelles il n'avait jamais souscrit. Aussi vient-il d'adresser à un journaliste la lettre suivante:

"Kenotop, 9,222 avril 1905. "Je n'ai rédigé aucun mémoire d'aucun genre sur la continuation de la guerre. Qui ment dans cette affaire et au profit de qui ment-on? C'est ce que je ne puis dire; mais on ment sur mon compte impunément. "Déjà, il y a quelque temps, la "Noue Froie Presse" avait annoncé que je conseillais l'envoi de la garde en Extrême-Orient. Je recommandais aussi, selon cette feuille, l'emploi des cosaques et des "nagalkas" (souets cosaques) pour la répression des troubles intérieurs. Démentez aussi ce bruit, si vous le pouvez; dites—et vous m'obligerez—que ces deux assertions sont fausses, entièrement fausses, du premier mot jusqu'au dernier. "Je n'ai point remis de mémoire à la guerre; je ne me suis entretenu avec personne de la prolongation de la cessation des hostilités; enfin, je n'ai conseillé à personne les cosaques ni les "nagalkas". "DRAGOMIROV".

Il paraît utile d'ajouter à cette déclaration si nette qu'on effect l'idée d'employer la "nagalka" contre l'émeute ne pouvait appartenir au général Dragomirow. L'écrivain qui a fait du "service de garde" le chapitre fondamental de sa célèbre "Préparation de la compagnie au combat" et

qui a dit de simple soldat en faction: "S'il ne tue pas quand il le faut, il passe en jugement...". n'a pas pu préconiser le fouet comme arme suffisante contre l'insurrection. Quant aux idées qu'on lui prêtait sur la continuation de la guerre, le soin qu'il prend de les démentir témoigne peut-être qu'elles sont en opposition directe avec sa conception générale sur le rôle extérieur de la Russie et sur la destination vraie des armées russes.

Au ministère de la marine en France

Si l'on peut discuter les détails de réorganisation des grands Conseils de la marine, qui vient d'être accomplie par Thomson, l'esprit général de cette réforme mérite, en ce moment, d'être approuvé.

Il était fort indifférent à M. Camille Pelletan que le Conseil supérieur fut organisé d'une façon ou d'une autre, que le nombre des membres qui le composaient fût plus ou moins considérable. A l'égard de ce conseil, l'attitude de M. Pelletan était très simple: il ne le voyait qu'avec une certaine défiance. Les opinions de M. Tisserand sur les constructions navales et la préparation de la défense des côtes lui paraissaient beaucoup plus intéressantes à connaître que celles des amiraux.

M. Thomson affirme au contraire—et c'est le point essentiel—qu'il a voulu très nettement soulever sur toutes les affaires importantes les gens du métier. Il semblerait que rien ne fût plus indiqué et qu'il n'y eût pas lieu de décerner des éloges à un ministre pour avoir appliqué un principe si évident. Mais c'est un travers fort répandu à notre époque que le dédain pour les avis des hommes compétents et la prétention à trancher de tout, sans expérience ni lumières spéciales. C'est ainsi, par exemple, que les Chambres ont voté la loi sur le service de deux ans sans savoir ce qu'on pensait le Conseil supérieur de la guerre.

Jamais politicien placé par le hasard d'une combinaison ministérielle à la tête d'une grande administration nationale ne posséda cette infatigable plus loia que M. Camille Pelletan. Cet étrange ministre s'attribuait une science technique supérieure à celle de tous les marins du monde, et il n'aurait en relations avec les amiraux que pour les imposer à ses propres rancunes ou aux réclamations des révolutionnaires des arsenaux.

Il y a quelque chose de changé, au ministère de la rue Royale. Et la puissance navale de la France ne peut que gagner à ce changement.

Mort du major Myers.

Richmond, Vir., 12 mai.—Le major E. D. T. Myers, président de la compagnie de chemin de fer Richmond, Fredericksburg et Potomac, est mort ce matin à Richmond après une courte maladie.

Le major Myers est tombé subitement malade lundi soir. Les médecins mandés immédiatement, reconnurent une maladie de cœur. Les amis du défunt attribuent cette attaque au voyage que fit à Washington le major Myers pour aller chercher dans cette ville la dépouille mortelle de son ami intime le général Fitzhugh Lee. Le major Myers était né en Virginie le 13 janvier 1830. C'était un élève du colonel

Charles Crozet le célèbre ingénieur civil. En 1845 Myers commença sa carrière d'ingénieur. Il travailla à l'aqueduc de Washington lorsqu'éclata la guerre civile.

Il entra immédiatement à Richmond où il s'engagea dans le corps du génie de l'armée confédérée. Après la guerre il entra au service de la ligne du Richmond, Fredericksburg et Potomac dont en 1881 il devint président. Il était aussi surintendant général de l'Atlantic Coast Line. Le major Myers laisse deux fils et une fille.

La libération de Nan Patterson.

L'ex-actrice quitte la prison des Tombs.

New York, 12 mai.—Nan Patterson, qui a comparu trois fois inutilement devant un jury sous l'accusation d'avoir mis à mort son amant César Young, a été mise en liberté aujourd'hui après être restée enfermée pendant près d'un an dans la prison des Tombs.

La relaxation a été opérée à la requête de l'avocat de district Jérôme qui a déclaré qu'il ne supposait pas qu'un nouveau jugement donnerait de meilleurs résultats que les trois précédents, car, s'il y avait eu un autre possible pour créer un courant de sympathie en faveur de la prévenue.

M. Jérôme a absolument approuvé la conduite de son adjoint, M. Rand.

Au moment où Mlle Patterson quittait le tribunal elle s'encontrait son père qui se rendait dans ses bras à la voix haute: "Remerciez Dieu, ma fille".

La foule réunie dans la rue fit une ovation à Mlle Patterson au moment où elle descendait les degrés du Tribunal.

Elle prit place dans une voiture avec son père et se rendit à l'étude de ses avocats.

En quittant ce bâtiment elle fut de nouveau accueillie par les applaudissements de la foule. Nan se rendit ensuite à l'Hotel St. Paul où elle résidait avant la mort de Young.

Mlle Patterson fit son apparition ce matin devant le tribunal avec un sourire sur les lèvres, mais sitôt après que le recorder Goff eût pris la parole elle fondit en larmes.

Le recorder prononça d'un ton amical, qui sembla frapper profondément Nan, les paroles suivantes: "L'avocat de district recommandé au tribunal votre mise en liberté."

"Je suis absolument d'accord avec lui et je crois que les intérêts de la justice seront sauvegardés en accordant cette demande. "Je n'ai rien à ajouter qui n'ait déjà été dit mais permettez-moi de vous demander de toujours vous souvenir de la terrible expérience que vous venez de subir et que chacune de vos actions soit guidée par cette expérience. Je suis sûr que vous n'y manquerez pas".

Au cours de ses paroles, l'avocat de district Jérôme a sévèrement blâmé la presse de ses déclarations sur les dépenses auxquelles avait entraîné l'affaire.

M. Goff a déclaré que ses collègues avaient dressé le bilan de l'affaire et que les dépenses supportées par l'Etat ne dépassaient pas \$9,000, somme bien inférieure à celle représentée par certains journaux.

A l'Hotel St Paul, Mlle Patterson a reçu plusieurs journalistes, photographes et dessinateurs qui désiraient avoir son portrait. Elle déclara qu'elle avait été si bien traitée par les journalistes qu'elle ne pouvait refuser de se laisser photographier.

Nan Patterson a été mise en liberté sur parole, sans avoir à fournir de cautionnement.

L'accident du chemin de fer de Pennsylvanie. Harrisburg, Pie., 12 mai.—On ne connaît pas encore le nombre exact de tués dans l'accident de chemin de fer arrivé hier matin à Harrisburg.

Jusqu'à présent onze corps ont été identifiés: neuf cadavres carbonisés reposent encore à la morgue en attendant leur identification.

M. W. B. McCaleb, surintendant de la compagnie du chemin de fer de Pennsylvanie a déclaré ce matin qu'il était encore impossible de donner le chiffre exact des victimes.

Voici la liste des corps identifiés: Victor Crabbe, Pittsburg; Paul Bright, Pittsburg; George Seager, Pittsburg; James B. Phillips, Pittsburg; Albert Crosby, Philadelphie; enfant du sexe féminin de M. et Mme Maronis; Mme Robert G. Dougherty, Philadelphie; C. Kuhlman, Altoona; J. Silberman, Philadelphie; H. K. Thomas, Philadelphie, mécanicien du train express; M. Shaw, Pittsburg.

Sur les 136 blessés 106 sont en traitement à l'hôpital d'Harrisburg. Les autres blessés sont soignés dans les différents hôtels de la ville.

Trois des corps carbonisés présentement reconnus. On croit que l'un d'eux est celui de Thomas Lewis, conducteur d'un wagon Pullman.

On suppose qu'un autre des cadavres est celui de Mlle Nettie Robinson, habitant au No. 700 Avenue Chestnut à Cleveland, Ohio.

Le troisième corps identifié est celui de M. Charles Brisani, de Philadelphie.

Ces corps sont tellement carbonisés qu'il est impossible de les reconnaître avec quelque certitude.

Harrisburg, Pie., 12 mai.—M. Samuel Shubert, directeur d'un théâtre de New York, qui avait été grièvement blessé dans la catastrophe d'hier matin, est mort aujourd'hui à l'hôpital d'Harrisburg.

PENDAISON.

Dallas, Tex., 12 mai.—Holly Vann, passassin de Sol. Aronoff a été pendu cet après-midi à 1 heure 15 dans la prison de Dallas.

Le crime que Holly Vann a expié sur l'échafaud aujourd'hui, a été commis dans la nuit du 30 Nov. 1904.

La victime, Sol. Aronoff, tenait une épicerie et se préparait à fermer le magasin vers neuf heures du soir, quand Vann et un noir du nom de Burrill Oates sont venus acheter un paquet de tabac pour lequel ils ont tendu une pièce de 25 sous.

Aronoff leur rendait le change quand ils ont tous deux tiré des revolvers et lui ont ordonné de lever les mains.

Le maire Behrman a reçu hier une lettre dans laquelle Mme Rebecca A. Garrick, de St-John, N. E., lui demandait des renseignements sur son frère James Carral Kewn, qui, il y a une quarantaine d'années, quittait Liverpool pour s'établir à la Nouvelle-Orléans.

La communication de Mme Garrick a été référée à l'inspecteur Journée.

Nègre dangereux. David Bruenn, employé dans la pharmacie de M. Bruenn, rue du Camp, 1059, a découvert hier soir un nègre qui rôdait dans le voisinage, et il a essayé de l'arrêter. Mais l'individu a résisté et après avoir jeté Bruenn à terre a pris la fuite. Son signalement a été donné à la police.

tantôt, tordue par l'effort de la tempête, se couchait et rampait aux galets... Autour du feu se pressait toute la population du hameau, hommes, vieillards, femmes, enfants, confondus et s'agitant dans un indescriptible tohu-bohu...

Puis, en avant, luttant contre les flots cabrés, un groupe de pêcheurs tâchait de mettre à la mer un grand canot de sauvetage... jadis offert par la vieille marquise...

Le canot était d'une grandeur sauvage et terrifiante... Cramponné des deux mains à la rampe qui bordait le chemin... sans souci du vent terrible qui le soufflaitait... le canot était par une sourde angoisse... François suivait ardemment des yeux les efforts de l'équipe de sauvetage...

Enfin le canot fut à la mer... L'équipe embarquée... Le barreau, un vieux homme, robuste, aubeux, cria, dans le vent, d'une voix qui domina le fracas des éléments courroucés: "Que Dieu et Sainte Anne nous gardent!"

Puis: "Nagez, mes fils!" Les rameurs se courbèrent sur leurs avirons, le canot s'éleva et entra dans la tourmente... Alors, les femmes et les enfants tombèrent à genoux, et même les galets durs, et une muette mais fervente prière monta vers le ciel furieux...

Mme Aronoff, qui était dans une chambre contigue au magasin, voyant que son mari était en danger, saisit son pistolet et s'élança bravement dans le magasin.

Au moment où elle y entra les hommes déchargèrent leurs armes et Aronoff reçut une blessure dans la poitrine et la mort fut presque instantanée.

Rapport du général Lisevitoh. St-Petersbourg, 12 mai.—Le général Lisevitoh, dans une dépêche datée du 11 mai, rapporte une série de petits engagements pour la possession d'un défilé situé à 7 milles au sud-ouest de Chimaote.

Le 5 mai les russes se sont retirés à Chimaote et le 6 mai le combat fut repris et dura toute la journée.

Simultanément, des détachements engagèrent le combat à sept milles d'Urango.

Les japonais s'avancèrent à quelques centaines de pas des lignes russes, mais furent repoussés.

Dans la nuit du 6 mai les japonais reçurent des renforts et les russes commencèrent à battre en retraite.

Dans la journée du 7 mai un troisième détachement russe s'avance contre le défilé de Tyngan et attaque les japonais afin de rentrer en possession de cette position. Le 8 mai les japonais attaquent la droite russe. Ils furent repoussés.

Revue des Deux Mondes.

18, rue de l'Université, Paris.

LIVRAISON DU 1er MARI 1905.

I.—L'Asie, de la partie par M. René Bazin, de l'Académie française.

II.—La Coopération de Capital. III.—Les Latines, par M. Gaston Boussier, de l'Académie française.

IV.—Le Mécanisme de la Vie Moderne. Porcelaines et Faïences par M. le vicomte Georges d'Avenel.

V.—Le Mouvement Espagnol, dans l'Espagne Anglaise.—II. La Péninsule, par M. Paul Thureau-Dangin, de l'Académie française.

VI.—Théodore Rousseau et les Peintres de Barbizon, par M. Emile Michel, de l'Académie des Beaux-Arts.

VII.—La Politique Nouvelle de l'Amérique Anglaise, par M. Auguste Mûlleau.

VIII.—Revue Dramatique. Le Duet à la Comédie-Française: L'Armature, au Vaudeville, par M. M. René Doumic.

IX.—Revue Scientifique.—La Vie dans les Tunnel, par M. A. Dastre.

X.—Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes.

XI.—Bulletin Bibliographique.

A LA MAIRIE.

BASE BALL.

La partie de Base Ball qui devait se jouer hier à 3 heures, a été renvoyée au club de la Nouvelle-Orléans n'ayant pu arriver en cette ville à temps.

Ventes inscrites au bureau d'informations: Joseph Jackson à Paul Abadie, un terrain, Liberté, Gravier, Howard et Perdido, \$1500.

A. J. Beace à Ike Herdman, un terrain, St-Ferdinand, Port, Royale et Arta; un terrain, Jackson, Saratoga, Franklin et Josephine, \$1700.

Victor M. Hook à la Chita Co., deux terrains, Fern, Zimple, Short et Elm, \$900.

BULLETIN FLOVIAL.

Nouvelle-Orléans, 12 mai 1905. Fourni par le Bureau Météorologique de la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis.

Table with 4 columns: Direction, Force, Hauteur, et Température. Rows include various weather conditions and measurements.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PARAVANT: ÉDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 par an; \$3.00 par trimestre; \$1.00 par semaine.

ÉDITION HEBDOMADAIRE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$6.00 par an; \$2.00 par trimestre; \$0.60 par semaine.

ÉDITION DU DIMANCHE. Cette édition est comprise dans notre édition hebdomadaire. Les annonces y sont acceptées à des conditions spéciales.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Séductrice

Par René Vincy. QUATRIEME PARTIE.

Trois Coeurs de Femmes.

Le petit homme si replat et si commant à l'accoutumé s'était

péniblement dressé, et cramponné et tout cassé, et tout secoué par les bonds que faisait le yacht, et roulaient ses gros yeux de myope, jamais il n'avait eu davantage l'air d'un gigantesque bourdon qui ne soit où donner de la personne.

Et il reprit, avec véhémence: "Mais, si nous en réchappons, j'en atteste Saint-Nicolas, mon patron..."

Sèchement, Sonia l'interrompit: "Laissez Saint-Nicolas, votre patron, en repos, mon oncle, et nous aussi, par la même occasion..."

Peut-être parce qu'il n'aimait guère discuter avec sa nièce, plutôt à cause d'un grand coup de rousille, la princesse ne releva pas l'objection cavalière qui venait de lui être faite et, docilement, reprit sa position assise dans l'encoignure qu'il avait choisie.

Olivier avait... impassement... assisté à cette petite scène. Il enveloppa Sonia d'un froid regard.

Cette femme qu'il n'avait jamais aimée... Cette femme qu'il avait épousée dans un accès de désespoir et de dépit... Cette femme qui lui était devenue étrangère... Cette femme qu'à présent il

exérait et traînait dans sa vie ainsi qu'un forçat traîne son boulet...

Puis: "Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mon amie, je vais remonter... Je ne sais d'aucun secours à vous offrir... Or, je puis être utile là-bas..."

Allez, mon ami... Et Sonia avec une grande indifférence: "Je voulais simplement avoir quelques nouvelles..."

Et le regard dont elle enveloppa Olivier ne fut pas moins froid que le regard dont l'avait enveloppée son mari... cet homme qu'elle n'avait jamais aimé... cet homme qu'elle avait tenu à épouser seulement parce qu'il lui avait préféré Marthe, cette fille de rien, qu'elle avait haïe d'une telle haine...

Or, jamais plus il ne connaîtrait rien de tout cela... C'était fini.

Et Olivier revoyait toute cette aventure d'amour, d'angoisse, de trahison et de désespoir... Il la revivait dans le demi-jour livide... sous le ciel furieux... sur la mer démentée... par le vent terrible... tandis que "l'Arriel" continuait d'aller... jonant des vagues... selon le hasard de la mer...

la tempête, criait des ordres. Alors... au milieu des éléments déchaînés... l'invinciblement... parce qu'il y songeait sans cesse, héra... Olivier songea à Marthe...

L'image de celle qu'il considérait comme infidèle était toujours extraordinairement vivante en sa mémoire...

Toujours il revoyait l'adorée avec ses gestes câlins... ses sourires enrouleurs... ses attitudes préférées si voluptueuses...

Son oreille avait conservé la musique de sa voix... ses yeux la douceur modifiée de son regard... ses doigts, la sensation du tremblement de son cœur qui, souvent, agitait ses petites mains... ses lèvres... ah! surtout... ses lèvres... son souvenir de l'incomparable délice de son baiser...

Or, jamais plus il ne connaîtrait rien de tout cela... C'était fini.

Et Olivier revoyait toute cette aventure d'amour, d'angoisse, de trahison et de désespoir... Il la revivait dans le demi-jour livide... sous le ciel furieux... sur la mer démentée... par le vent terrible... tandis que "l'Arriel" continuait d'aller... jonant des vagues... selon le hasard de la mer...

An tournant de la falaise, à l'endroit où la route domine la mer et où commence le sentier en laot qui mène au petit village, François fit arrêter le coupé qui le ramenait de Plouéac...

François revenait de conduire, à la gare, monsieur de Beanhien appelé à Guingamp pour une affaire relative à la succession de la vieille marquise, morte depuis déjà six semaines.

Le vieillard ne serait de retour que dans le courant de la journée du lendemain.

Cependant, François avait mis pied à terre... "Rentrez, dit-il au Cocher... Bien, monsieur le marquis..."

La voiture s'éloigna. François s'engagea dans le petit sentier. Il voulait aller au cimetière, ainsi qu'il y allait quotidiennement.

Mais il s'arrêta dès les premiers pas, frappé par la singularité de spectacle qui se déroulait devant ses yeux.

En mer, à un demi-mille, un bateau, un yacht était en perdition, dansant au gré des vagues énormes et lourdes qui venaient, en mugissant, se briser contre les rochers de la côte...

Sur la grève, un grand feu s'allumait... un feu signal... dans la flamme... sans cesse allumée... tantôt montait toute droite comme si elle avait voulu incendier les nuages noirs...

...avec une angoisse grandissante, François suivait les héroïques manœuvres... Il les voyait émerger à la orde des vagues écumeuses... puis plonger... puis reparaitre... puis replonger...

Puis ils s'échappèrent... et on ne les distinguait plus... Alors, François reporta ses regards vers le yacht en détresse...

Il le distinguait assez nettement... C'était un cutter, d'environ vingt tonneaux, tout blanc, rasé comme un ponton...

Da moins, il le distinguait tel... Et tout à coup, ceci traversa son esprit: "L'Arriel"...

Mais il haussa les épaules... Quelle absurdité! Olivier était bien certainement encore en Roussie... Olivier ne pouvait être dans ces parages...

Sans cela, lui, François, n'en eût-il pas été averti par Olivier... par son ami... par son vrai ami! Cependant, en proie à une angoisse encore accrue, François se mit à dévaler la pente éperdue... Il arriva sur la grève, haletant, sans souffle... Des hommes l'entourèrent tout de suite, respectueux, dévoués, car il était adoré de toute cette